

Eliott Schonfeld

ALASKA

Sur la piste de Telaquana



PAYOT

Une aventure grandiose sur les terres d'un amoureux du monde vivant

En 1968, un homme nommé Richard « Dick » Proenneke quitte la civilisation, déterminé à réaliser son rêve : revenir à la vie sauvage. À 51 ans, il s'enfonce en Alaska où il se construit une cabane au bord d'un des lacs les plus inaccessibles de la planète. Il vécut là trente ans, se nourrissant de pêche et de cueillette, avec pour seuls voisins les grizzlys, les caribous, les loups et les saumons.

C'est cette cabane au bout du monde qu'a voulu retrouver Eliott Schonfeld, vingt ans après la mort de Dick Proenneke : bercé par les carnets du vieil homme, le jeune aventurier marche dans ses pas sur le territoire des Indiens Denai'na. Jour après jour, c'est un nouvel univers qu'il découvre : celui d'une nature extraordinaire, libre et abondante.

À travers cette expérience hors du temps, émaillée d'ascensions vertigineuses, de rivières torrentielles, de face à face avec des grizzlys, il nous rappelle l'impérieuse nécessité de défendre ce patrimoine naturel inouï menacé par la folie des humains.

Après le récit, publié en 2020, de son expédition en Amazonie sur les traces de Raymond Maufrais, **Eliott Schonfeld** change d'hémisphère et de décor pour nous projeter dans l'immensité sauvage de l'Alaska, sur une piste millénaire des Amérindiens.

Elliott Schonfeld

Alaska

Sur la piste de Telaquana

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot sur
editions-payot.fr

Couverture : conception graphique :
Claire Moret-Facio, Istock

© Éditions Payot, Paris, 2024

ISBN : 978-2-228-93694-1

À mes grands parents

Hélas ! hélas ! Pourquoi a-t-il fallu que cette existence si simple prenne fin ? Pourquoi des essaims de colons sont-ils venus envahir ce merveilleux pays, détroussant ses chefs et pillant tout ce qui rendait la vie digne d'être vécue ? Les Indiens ne connaissaient ni les soucis, ni la faim, ni les besoins d'aucune sorte. Ici, par la fenêtre, j'entends le rugissement de la grande ville, je vois les foules se presser, comme « attachées à la roue » avant le supplice, et je sais qu'il n'y a d'autre issue que la mort. Alors, voilà ce que serait la civilisation ! Pour ma part, je soutiens qu'il est impossible d'y trouver le bonheur. Seuls les Indiens des Plaines savaient ce que signifient le pur contentement et la félicité, dont on nous dit qu'ils devraient être le but ultime des hommes – être libéré des besoins, de l'inquiétude, des soucis. Jamais la civilisation ne pourra procurer cela à quiconque, à l'exception d'une toute petite minorité.

James Willard Schultz, *My life as an Indian*¹

1. Traduction de l'anglais par Élise Roy dans le livre *Au commencement était...* de David Graeber et David Wengrow, Paris, Les liens qui libèrent, 2021.

NAISSANCE D'UNE EXPÉDITION

En 2016, après un mois et demi d'expédition en Alaska, j'atteignais les rives de la rivière Tozi, un affluent du fleuve Yukon. Cette rivière, j'avais prévu de la remonter à pied à travers la forêt direction l'océan Arctique, mais la végétation bien trop dense m'y fit renoncer au bout de quelques jours. Pris en otage par ce territoire fait de pics et de pièges, le corps lacéré et exténué, je compris que jamais je ne pourrais atteindre l'extrême nord de l'Alaska en passant par là. Incapable de faire marche arrière dans cette avalanche végétale, j'abandonnai toutes mes affaires et sautai dans la rivière pour rejoindre le Yukon à la nage. Là, sans vivres, presque nu, j'attendis des heures qui devinrent des jours sur une petite plage de sable, un immense feu de détresse prêt à être allumé pour signaler ma présence, si une présence se manifestait au loin quelque part. Dès l'aube, je scrutais l'horizon à la recherche du moindre signe, du moindre son, de n'importe quoi, de n'importe qui, d'un miracle qui pourrait me sortir d'affaires.

Après deux jours d'attente interminable, alors que je me désolais de ma situation et que la faim me rongait littéralement, la chance me sourit enfin : une vibration traversa

l'eau, un son se faufila dans l'air, et un point se dessina bientôt au loin dans les reflets du fleuve... Un canoë avançait vers moi ! Fou de joie, j'allumai mon feu de détresse et commençai à hurler en agitant frénétiquement les bras. Tom – c'était le nom de mon sauveur – était trappeur et me recueillit à bord de son canoë.

Pendant une semaine, je vécus chez lui, dans sa cabane au milieu des bois. Il m'emmena pêcher, me nourrit, me présenta ses chiens de traîneau avec lesquels il parcourait la forêt boréale. Devant un grand feu, il me raconta ses rencontres les plus mémorables avec les grizzlys et les loups, le froid glacial et le silence de l'hiver. Surtout, il me donna de précieux conseils et des cartes précises qui me permirent d'envisager la poursuite de mon aventure par une autre route, celle des montagnes, en vue d'atteindre l'océan Arctique, enfin.

Avant de nous dire adieu, Tom me tendit un petit paquet. C'était un vieux livre écorné qui semblait avoir été lu des centaines de fois. Sur la couverture, on devinait un titre : *One Man's Wilderness: An Alaskan Odyssey*, d'un certain Dick Proenneke. Tom venait de me confier son rêve.

Depuis, j'ai moi-même lu et relu ce livre des dizaines de fois. Au fil des pages, j'ai découvert l'histoire d'un homme qui, à l'âge de 52 ans, tourna le dos à la civilisation pour revenir à la vie sauvage. En 1968, après une vie passée à serrer des boulons sur d'immenses chantiers industriels où il faillit perdre la vie, ce mécanicien de formation laisse tout derrière lui et s'enfonce dans une des régions les plus reculées

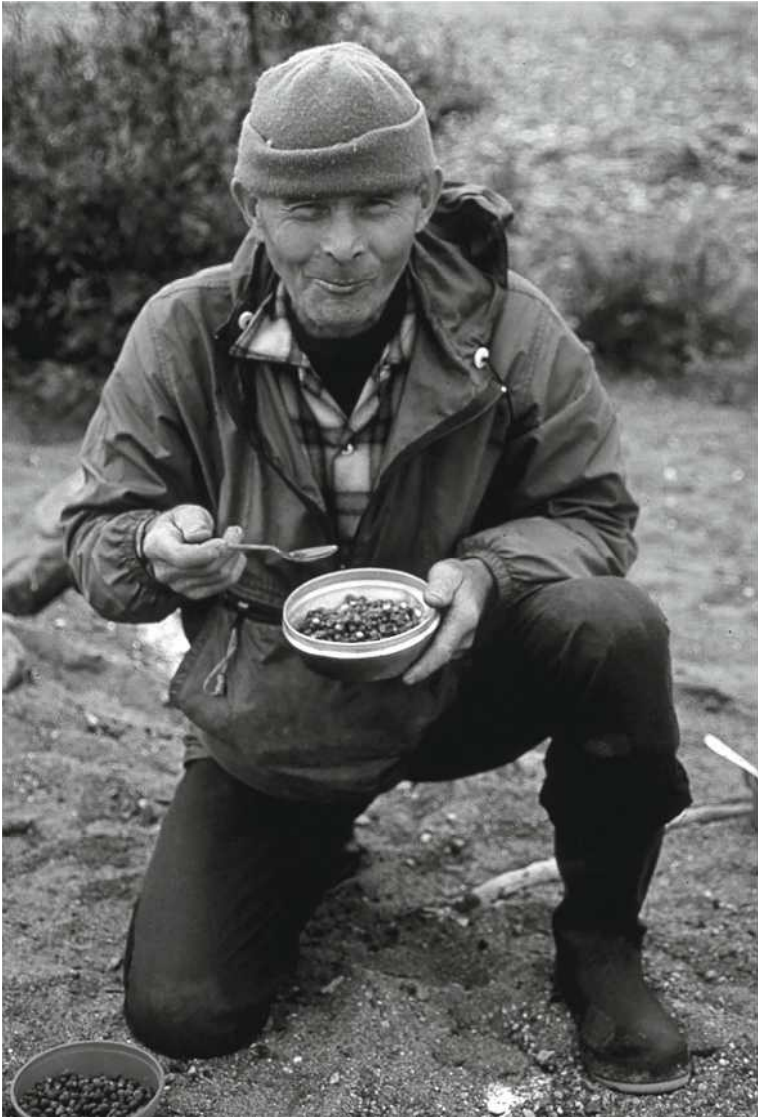
et inhospitalières du pays pour atteindre la vallée des Twin Lakes, territoire du peuple Dena'ina. Là, sur les berges du lac, à des centaines de kilomètres du premier village, Dick Proenneke se construit une cabane de ses propres mains, n'utilisant que les ressources de la forêt. Il y vivra seul pendant trente ans, adopté des ours, des loups, des oiseaux...

D'après lui, la vallée des Twin Lakes est la porte d'entrée vers le dernier paradis terrestre, la dernière parcelle d'un monde perdu, où la vie est encore permise, où elle dévoile toute sa magie, sa richesse, sa beauté.

Un lieu où un homme vécut une vie simple et extraordinaire, une vie passée à jouir de la douceur de ce territoire et à la protéger, à boire l'eau des rivières, à manger les baies des montagnes, à entrer dans l'intimité des autres animaux, à parcourir les crêtes et les sommets, à marcher, à pagayer, à rêver. Une vie libre et sauvage.

La quête de Proenneke, sa relation avec la nature, la connaissance intime de son territoire, son amour du monde sauvage, sa liberté et sa capacité à trouver sa subsistance dans le bush, toute la philosophie dont il témoigne dans ses carnets, résonnèrent en moi. Alors, je me fis la promesse que je reviendrais traverser l'Alaska, ses montagnes, ses glaciers, ses rivières torrentielles et que je retrouverais sa cabane au bord des Twin Lakes.

Sept années après avoir découvert son histoire, vingt ans après sa mort, l'exemplaire de son livre transmis par Tom précieusement emballé dans mon sac à dos, le moment était enfin venu de partir à sa rencontre.



En mémoire de Dick Proenneke (1916-2003)

EN ROUTE POUR LES TWIN LAKES

11 août 2023

Arrivé à Anchorage, je me rends à l'auberge de jeunesse Base Camp. Il reste un lit dans un dortoir où je dépose mon sac de 17 kilos. Je fais la connaissance de Shelly qui part demain pour deux semaines de stage de survie dans les montagnes de Denali. Nous sommes rapidement rejoints par un petit homme barbu à l'air malade, Antonio, qui rentre de la mer de Bering où il a travaillé deux mois sur un bateau de pêche. L'expérience l'a profondément traumatisé : en dix minutes, j'ai un compte rendu fidèle et détaillé de ses vomis quotidiens à bord – pour une première rencontre, je n'en attendais pas tant... Il conclut son histoire par une ferme résolution articulée avec un fort accent espagnol :

– Je ne retournerai jamais en mer, les humains sont faits pour marcher sur terre, pas pour vomir dans l'océan.

Alors que je feuillette quelques atlas afin de prendre en photo des cartes topographiques qui pourraient m'être utiles, un grand gaillard fait irruption dans la salle commune de l'auberge, un sac visiblement aussi lourd que moi

vissé sur ses larges épaules. Matthew a 27 ans ; ex-militaire, il roule depuis l'Arizona dans l'Amérique continentale – ou les « lower 48 », littéralement les « 48 États du dessous », comme on dit en Alaska. Il a une gueule de film américain, plein d'enthousiasme et d'optimisme, avec un sourire inébranlable laissant apparaître des dents bien trop blanches. Au réceptionniste qui vérifie sa réservation, il lance plein d'ardeur qu'il est ici pour « chercher l'aventure et trouver le sens de sa vie ». « Oui, comme tout le monde, quoi... », répond d'un air maussade le réceptionniste sans lever la tête de son ordinateur.

Quant à moi, je pars dans une des zones les plus impénétrables d'Alaska, la vallée des Twin Lakes, pour y retrouver la cabane de Dick Proenneke. 400 kilomètres m'en séparent. Demain je rejoindrai l'immense lac Clark à bord d'un Cessna 172 Skyhawk. En canoë, je paierai jusqu'à son extrémité est, où s'élèvent les monts Chigmit que je franchirai à travers les glaciers, les volcans et les sommets de 3 000 mètres d'altitude pour enfin atteindre les eaux torrentielles de la rivière Kijik. Par la forêt, je remonterai la rivière jusqu'au pied des montagnes d'Or qu'il me faudra ensuite gravir : derrière elles se cachent la vallée des Twin Lakes et la cabane de Dick Proenneke. Aucune piste, aucun sentier n'y mène, je devrai tracer ma propre route. En Alaska, parcourir 1 kilomètre peut parfois prendre des heures. J'ignore combien de temps il me faudra pour atteindre ma destination – des semaines, des mois... ?

J'ai beaucoup à faire avant mon départ, alors je sors dans les rues d'Anchorage. Mer de goudron, montagnes d'acier et de verre. J'avance entre les murs de ces cubes vertigineux

qui toisent le ciel avec arrogance. Je me repère grâce aux immenses enseignes des fast-foods, des banques, et des centres commerciaux : McDonald's, Taco Bell, Papa John's, Wendy's, Popeye, Chuck E. Cheese, UBS, Wells Fargo, Union Bank... Le flux des gigantesques quatre-quatre avance à toute allure sans interruption, telle une meute lâchée sur le bitume vibrant des avenues larges comme des fleuves.

Je réalise vite que je suis seul à arpenter les rues. Tous les habitants de la ville ont fusionné avec leur monstre à quatre roues. Même pour retirer de l'argent, les banques ont installé des *drive-in* pour permettre à leurs clients de retirer des billets sans poser pied à terre. Les uniques personnes que je croise sur les minuscules trottoirs, derniers territoires de l'homme bipède, sont des Amérindiens qui dorment à même le sol, fouillent les poubelles et attendent le temps qui passe immobiles, le regard éteint.

Entouré par toute cette démesure, on se sent écrasé, diminué dans sa volonté, impuissant. En ville, l'animal humain est en voie d'extinction.

Allez vite, finissons-en, qu'on se tire le plus rapidement possible d'ici ! Direction Walmart, bâtiment gris de la taille d'un terrain de foot entouré d'un parking dont on ne voit pas le bout. Des caméras encerclent tout le périmètre, des agents de sécurité tournent sans répit derrière les vitres teintées de leurs véhicules, d'autres caméras installées sur leur toit avec des lumières orange qui clignotent sans arrêt. C'est à se demander si j'entre sur une base militaire ou dans un supermarché. Je me souviens avoir lu que les premières milices étaient nées aux prémices de la civilisation, pour protéger les greniers de céréales contre les attaques

d'autochtones dont on avait spolié les terres. L'histoire n'a pas pris une ride.

À l'intérieur du magasin, il me faut un instant pour trouver un caddie normal, car la plupart sont équipés d'une petite voiture électrique qui avance et pousse le chariot à votre place.

En quelques gestes expéditifs, mon chariot est bientôt rempli : 1 kilo de cacahuètes, 1 kilo de raisins secs, 1 kilo de viande séchée et 1 kilo de nouilles chinoises. Voilà qui devrait me permettre de tenir trois semaines. Pour le reste, il faudra pêcher ou avoir faim.

Dans un centre commercial adjacent, j'entre dans un magasin de pêche où j'achète deux hameçons, du fil, un gros couteau, une corde de 15 mètres, du gros scotch et des sacs-poubelles pour traverser les rivières en gardant mes affaires au sec. En sortant, je tombe sur un gigantesque ours de Kodiak empaillé. Haut de 3 mètres, la gueule grande ouverte laissant apparaître d'immenses crocs, il est « le plus gros ours jamais chassé sur l'île de Kodiak ». « Il fut tué en 1998 par James Puckey », comme l'indique une pancarte à ses pieds. En tournant la tête, je réalise que l'animal pétrifié se trouve juste devant la vitrine d'un salon de manucure où des Américaines de la taille d'un bébé cachalot se font dorloter les orteils, le nez sur leurs smartphones. Aperçu du monde dans sa phase terminale.

Pauvre bête, quel destin... Je m'enfuis avant de me mettre à pleurer. Je rentre à l'auberge avec tous mes achats et m'installe sur le lit, épuisé par le décalage horaire et surtout par cette satanée ville.

*That brush beyond the big hump has been calling for
a long time and maybe I better answer while I'm able¹.*

Demain, moi aussi j'y répondrai. J'en rêve.

12 août

Je rejoins l'aéroport Merrill Field à 9 heures où Lyle, pilote de la compagnie LPA, doit me déposer au Lake Clark dans son Cessna 172 Skyhawk, un minuscule avion de quatre places. Dans le petit bureau où je suis supposé régler les 280 dollars que coûte le vol, les ennuis commencent : le terminal de paiement refuse ma carte bancaire. Je ne perds pas espoir, Lyle m'indique une station-service à cinq minutes d'ici où se trouve un distributeur. J'y cours ! Vive l'Amérique, son libre-échange et ses distributeurs à tous les coins de rue. J'insère ma carte et demande 300 dollars. Ça marche ! La machine m'ordonne de reprendre ma carte, j'entends le bruit des billets qui s'apprêtent à sortir, puis plus rien, la machine s'éteint, l'écran devient tout noir. Et moi avec mon sourire de victoire pas encore évanoui de ma tronche.

J'interroge une dame derrière le comptoir qui prépare des hot-dogs pour sa devanture. Pas un regard, elle marmonne

1. « Le bush au-delà des grandes montagnes m'appelle depuis bien longtemps et peut-être ferais-je mieux d'y répondre tant que j'en suis encore capable. » Les citations présentes dans l'ouvrage – sauf précision contraire – sont tirées des carnets de Dick Proenneke et traduites par l'auteur (NdE).

que c'est la banque qui s'occupe de ces machines, elle, elle s'occupe des hot-dogs. Compris.

Ce satané système bancaire arrive encore à se mettre entre la nature sauvage et moi. À bas les banques, à bas le capital ! Je sors dépité de la station. Cela doit se voir, car un taxi qui faisait le plein s'arrête à ma hauteur :

– Tout va bien, mon ami ?

Je lui explique ma situation : à peine ai-je terminé, il sort de son taxi pour entrer dans la station. Il questionne à son tour la dame qui lui répond avec le même enthousiasme, ils s'engueulent une minute, puis il ressort :

– Viens mon frère, on va trouver une autre banque !

Il s'appelle Mounir, il a 55 ans ; conducteur de taxi jaune l'été, ouvrier sur des paquebots le reste de l'année, il est somalien et vit aux États-Unis depuis vingt-cinq ans. Il me conduit à l'Union Bank. Nouvelle tentative : « Votre solde a atteint sa limite, nous ne pouvons... » Je suis puni par là où j'ai péché : ma CB est une carte étudiante que j'aurais donc dû changer au moment où j'ai arrêté mes études, il y a sept ans environ : elle ne m'autorise qu'un retrait de 300 cents euros tous les trois jours, 300 euros qui viennent d'être avalés par la machine précédente. À bas les banques, à bas le capital ! Ça m'apprendra à être incapable de foutre les pieds dans une agence bancaire.

J'explique à Mounir que j'ai de l'argent en liquide, 500 euros, mais que nulle part je n'ai trouvé de bureau de change.

– Ne t'inquiète pas, je connais un endroit.

Il me conduit au Money Gram. À peine avons-nous franchi le seuil de la porte que je lis sur une feuille A4 placardée sur la vitre du conseiller : « Exceptionnellement nous